

Le curé et la paroisse

DANS nos paroisses rurales, on se connaît et on s'aime. On y est uni par le lien invisible d'une solidarité toute fraternelle. Qu'un malheur frappe Pierre ou Baptiste, tout le monde en est affligé et chacun est prêt à s'imposer les sacrifices nécessaires pour aider la victime d'une infortune imprévue. Si c'est une grange qui brûle, vite chacun apporte quelques pièces de bois, on organise une corvée et en quelques jours la grange est reconstruite. C'est la charité chrétienne vécue. A la ville, il en va tout autrement : l'égoïsme païen y règne en maître. C'est la loi du chacun pour soi d'un féroce individualisme.

Pourtant le citadin est de même race et se croit aussi bon catholique que le campagnard ; sa piété est même plus bruyante, plus démonstrative. Les villes sont aussi comme les campagnes organisées en paroisses. Quelle est donc la cause de cette différence de mentalité que nous venons de signaler ? C'est sans doute parce que la lutte pour la vie est plus âpre dans les villes, mais c'est aussi parce que les paroisses des villes sont trop grandes et que le curé n'y connaît pas le quart de son monde. A la campagne, au contraire, le curé connaît ses paroissiens comme un père connaît ses enfants. Il prend part à leurs peines comme à leurs joies, il les visite souvent, cause avec eux, s'intéresse à tout ce qui les touche. Aussi on l'estime et on l'aime, et dans les difficultés c'est à lui qu'on a recours comme à un ami sûr, à un chef éclairé en qui on repose une entière confiance. Le curé à la campagne est donc non seulement un père pour tous, mais il est encore le chef de tous. Une solidarité étroite unit le prêtre et les fidèles, le pasteur et le troupeau. C'est l'union bénie des âmes et des volontés dans de communes aspirations et les mêmes efforts. Les multiples organismes et les différents groupements paroissiaux ont un même but : l'union de tous pour le bien commun.

Dans toute société bien organisée il faut une tête. Il en faut une dans la famille, c'est le père ; il en faut une aussi dans la paroisse, et c'est le curé. Celui-ci reçoit ses pouvoirs de l'évêque, lequel les reçoit du Pape, lequel les a reçus de Jésus-Christ. On ne saurait donc souhaiter autorité mieux établie.

A la campagne, on est soumis au curé, on le respecte et on l'aime parce qu'on trouve en lui la prudence et le zèle, la science et la bonté, la clairvoyance et la modération.

La soumission du bon paroissien à son curé est franche, respectueuse, filiale. Ce n'est pas la soumission du mercenaire, encore moins celle de l'esclave ; c'est la soumission d'un fils spirituel.

Le bon paroissien assiste aux offices, et quand il en est empêché, c'est pour lui une privation, un réel chagrin. Il aime entendre le dimanche au prône les recommandations et les remontrances de son curé. Il les écoute religieusement et ne critique jamais. Il aime aussi entendre au lutrin les chantes de sa paroisse psalmodier ou chanter. Leur voix n'est peut-être pas bien savante, l'orgue n'a pas non plus les puissantes sonorités des grandes orgues des cathédrales, mais ses échos bien connus font remuer en son cœur et dans son âme tout un monde de pieuses pensées.

A la campagne, le curé n'est si aimé, si vénéré, que parce qu'il se fait tout à tous et se dévoue avec le même zèle aux pauvres comme aux riches. Aussi est-il partout à sa place, dans les salons des plus fortunés, comme dans la chaumière du plus humble paysan ; on l'aime pour lui-même, et on le vénère parce qu'on sait qu'il représente sur terre le Bon Dieu, le Père commun de tous les fidèles.

Il n'en va malheureusement pas toujours ainsi à la ville, où le curé, parce que moins bien connu, est plus souvent critiqué, mal jugé même.

Le bon curé s'intéresse à tout, aux graves problèmes sociaux comme aux petits intérêts de Pierre ou de Paul. Rien ne lui échappe de ce qui se passe dans sa paroisse. Il a son mot à dire, presque toujours décisif, dans toutes les questions touchant ses ouailles. Dans la hiérarchie des services rendus, tant au point de vue spirituel qu'à celui des intérêts purement matériels, le curé occupe donc la première place, dans la paroisse et dans la nation.

Et il est bon qu'il en soit ainsi, que le clocher demeure le point de ralliement et le curé le guide. Des forces dispersées sont des forces impuissantes. Nous en avons de tristes exemples en France et au Mexique, où des minorités unies tiennent les rênes du pouvoir et persécutent nos frères.

Aussi longtemps nous resterons groupés autour de nos curés, aussi longtemps nous resterons soumis à leur enseignement et suivrons docilement leurs conseils, aussi longtemps nous serons forts parce qu'unis et nous résisterons victorieusement aux assauts des ennemis du dehors. C'est dans notre merveilleuse organisation paroissiale que réside l'avenir de notre race et du catholicisme en ce pays.

L'union de tous sous la houlette de nos pasteurs, voilà ce qui a assuré notre survivance dans le passé, et voilà ce qui fera de nous dans l'avenir un peuple fort et respecté.

Nous ne saurions mieux clore cet article qu'en citant un passage des *Propos canadiens* de Mgr Camille Roy, qui, infiniment mieux que nous ne pouvons le faire, a chanté la paroisse canadienne-française.